

Pieds nus dans l'aube *Souliers de sable*

Patricia Belzil

Numéro 128 (3), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23749ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (2008). Compte rendu de [Pieds nus dans l'aube : *Souliers de sable*]. *Jeu*, (128), 23–24.

Pieds nus dans l'aube

Souliers de sable

TEXTE DE SUZANNE LEBEAU. MISE EN SCÈNE : GERVAIS GAUDREULT, ASSISTÉ D'ANNE-CATHERINE LEBEAU ; DÉCOR, COSTUMES ET ACCESSOIRES : STÉPHANE LONGPRÉ, AVEC LA COLLABORATION DE KATERINE BROCHU ; ÉCLAIRAGES : DOMINIQUE GAGNON ; ENVIRONNEMENT SONORE : NICOLAS ROLLIN ; MAQUILLAGE ET COIFFURE : PIERRE LAFONTAINE. AVEC MARTIN BOILEAU (LES SOULIERS), MARIE-MICHELLE GARON (ÉLISE) ET JOACHIM TANGUAY (LÉO). CRÉATION DU CARROUSEL, EN RÉSIDENCE AU THÉÂTRE DE LA VILLE (LONGUEUIL), EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE DU VIEUX-TERREBONNE ET LE GRAND THÉÂTRE DE LORIENT (FRANCE), PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 7 AU 25 NOVEMBRE 2007.

Souliers de sable de Suzanne Lebeau, mis en scène par Gervais Gaudreault. Spectacle du Carrousel, présenté à la Maison Théâtre en novembre 2007.

Sur la photo : Joachim Tanguay (Léo) et Marie-Michelle Garon (Élise). Photo : François-Xavier Gaudreault.

Dans leur chambre dorment des enfants, Léo et Élise. Le garçon se réveille le premier, vérifie sous le lit pour s'assurer que la nuit n'a pas laissé de traces de cauchemar, s'habille – il ne faut pas prendre froid. Dans tout son rituel matinal, on voit que Léo a bien appris comment éviter les multiples dangers qui le menacent. À l'avant-scène, un sablier égrène inexorablement le temps et régit le quotidien des enfants, réglé comme une horloge : une heure pour chaque chose jusqu'au dodo, qui se vit, soir après soir, dans la crainte du marchand de sable... Cet ordre immuable, auquel nul ne songerait déroger, les rassure et les étouffe tout à la fois.



Un dispositif scénique rond représente la chambre à coucher aux murs nus et lisses, protectrice, utérine pourrait-on dire, où se découpe la porte close qui mène sur « le dehors ». Pressé de se lever, alors que sa sœur dort encore (nous imaginons seulement ce lien familial, car le texte de Suzanne Lebeau, qui se tient bien loin de tout réalisme, ne le précise pas), Léo lui dérobe la clé de la grande cage recouverte d'un drap qui se trouve dans leur chambre : c'est la cage des Souliers, où est aussi, symboliquement, enfermée leur liberté. En effet, si les nombreuses peurs dont on a balisé leur chemin les protègent de catastrophes potentielles, elles constituent surtout une entrave à leur liberté. D'ailleurs, Élise ne s'éveille-t-elle pas encore grisée par son rêve de la nuit précédente, où elle volait ?

La transgression viendra donc du benjamin (peut-être moins conditionné ?), qui ouvrira la cage où, chaque nuit, on garde en captivité les souliers des enfants, « incarnés » sur scène par un drôle d'oiseau espiègle. Vêtu d'un costume tout blanc, lacé de partout, le comédien qui *les* interprète porte aux mains et aux pieds les espadrilles des enfants, chaussures frivoles et trépidantes qui prennent aussitôt la poudre d'escampette. En libérant les Souliers, Léo instaure ainsi un joli désordre dans leur univers d'enfants sages. Parti à leur poursuite, le garçon découvre, *dehors*, un ciel bleu, une rivière... un monde d'émerveillement, bien éloigné des craintes d'Élise qui le cherche, affolée, à travers la campagne. Dans la mise en scène lumineuse de Gervais Gaudreault, des projections suffisent à camper le décor au cours du jeu de fuite et poursuite des trois personnages. Puisant son savoir dans *le Grand Livre du dehors*, encyclopédie alarmiste dont les mots évoquant des choses inquiétantes sont ornés d'une tête de mort, Élise appréhende toutes les catastrophes qui risquent d'arriver au garçon : tempête, noyade, etc. Quant à Léo, d'abord mi-craintif, mi-fasciné, il devient bientôt plus hardi : il est le premier étonné de ne pas se faire mal en tombant, cette découverte l'incitant à renouveler sans cesse ses chutes – acrobaties qui soulèvent bien sûr des cascades de rires dans la salle.

S'adressant ici aux tout-petits (3-7 ans), Suzanne Lebeau a épuré le texte et les situations au maximum. Sans avoir l'air d'y toucher, elle aborde toutefois une réalité répandue, que les parents surprotecteurs reconnaîtront sans doute – c'est du moins la grâce que l'on souhaite à leurs enfants... ! Avant sa fugue, l'obéissance du petit Léo nous attriste, car elle est sous-tendue par un conditionnement à la peur mis en place depuis le berceau. Fine connaisseuse du jeune public, l'auteure signe une allégorie douce-amère de ce passage de la petite enfance à l'enfance, au moment où, parfois l'espace d'un été, le cocon familial se fissure et que le monde extérieur s'offre à soi, tour à tour menaçant et invitant, obscur et chatoyant. L'allégresse du garçon fait plaisir à voir, et il n'est pas insignifiant que les parents n'en soient pas ici témoins. Sans doute fallait-il qu'ils soient les grands absents de cette histoire pour que s'y déploie en toute impunité la liberté inaliénable de l'enfant. ¶